La forme contemporaine d'existence de la monnaie dans une perspective marxiste

Nicolas Piluso

▶ **To cite this version:**

Nicolas Piluso. La forme contemporaine d'existence de la monnaie dans une perspective marxiste. Revue de la régulation. Capitalisme, institutions, pouvoirs, 2021, 30, 10.4000/regulation.19899 . hal-03285865

HAL Id: hal-03285865

https://univ-tlse2.hal.science/hal-03285865

Submitted on 13 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La forme contemporaine d'existence de la monnaie dans une perspective marxiste

Publié dans la Revue de la Régulation

Nicolas Piluso

Maître de conférences HDR, Université Toulouse III - Paul Sabatier, Centre d'études et de recherches travail organisation pouvoir (CERTOP) ; nicolas.piluso@univ-tlse3.fr

Cet article a pour objectif de remettre en cause une affirmation répandue au sujet de la théorie marxienne de la monnaie, selon laquelle cette dernière ne serait capable de rendre compte que des formes monétaires matérielles. Nous y démontrons que des éléments de la théorie marxienne permettent de rendre compte de l'évolution des formes monétaires matérielles vers une forme immatérielle de la monnaie. Par ailleurs, la théorie marxienne peut maintenir sa cohérence et conserver le principe de la valeur-travail dès lors que l'on considère (avec Jean Cartelier) que la création monétaire ne se fait pas *ex nihilo*.

capital, création monétaire, forme monétaire immatérielle, monnaie, marchandise

Codes JEL : B24, B51, E40, P10

The contemporary form of existence of money in a marxist perspective

The purpose of this article is to question the assertion usually made about the Marxian theory of money: the latter would only be capable of accounting for material forms of money. We show that elements of Marxian theory make it possible to account for the evolution of material monetary forms towards an immaterial form. Furthermore, Marxian theory can maintain its consistency and retain the principle of labor value as long as we consider (with Jean Cartelier) that monetary creation does not take place ex nihilo.

capital. monetary creation. intangible monetary form, commodity currency

JEL codes : B24, B51, E40, P10

Titulo

Resumen

Palavras claves

fr

Date de publication électronique

Date de publication

J'adresse tous mes remerciements à André Segura (Université de Toulon), spécialiste de Marx, pour sa lecture de l'article et ses précieux commentaires.

Introduction

La théorie monétaire est un sujet de recherche qui divise particulièrement les économistes, comme le montre par exemple Nikolay Nenovsky (2019). Selon Jean Cartelier (2018), il est totalement vain de chercher à élaborer une genèse de la monnaie dans la mesure où toutes les tentatives à cet endroit se sont traduites par un échec. Lorsque Cartelier parle d'échec, il pense aussi bien à la théorie standard qu'à la théorie moderne de Michel Aglietta et André Orléan, ou encore à l'approche de Karl Marx. Selon lui, l'unique solution pour contourner cette impasse théorique est de partir de la monnaie comme objet social premier et donc de construire une analyse logique de l'économie directement monétaire, en s'inscrivant dans une tradition suivie et validée par John M. Keynes.

Les économistes marxistes s'opposent bien sûr à cette vision. Pour Louis Gill (1986), par exemple :

> Quel est le point de départ de l'analyse ? Le réel dans son évolution historique suivie à la trace par le développement logique, qui voit la monnaie surgir historiquement comme forme de la valeur à un stade particulier du développement de la production marchande ? Ou le postulat arbitraire qui consiste à *poser au départ,* par décret, la monnaie comme *« premier objet social »* et l'économie marchande comme *immédiatement* monétaire, même si cela contredit ouvertement l'évolution historique ? (p. 190).

Si nous avons reconnu le problème de la construction logique de la genèse marxienne de la monnaie[1] (Piluso, 2014) mis en avant par Carlo Benetti et Jean Cartelier, nous avons montré qu'il était possible de postuler le prolongement de la théorie de la valeur par la théorie de la monnaie, de même que Cartelier postule la monnaie comme objet premier d'analyse. En outre, Raphaël Porcherot[2] (2020) considère que la théorie du travail abstrait n'est pas

---

[1] Nous affirmons qu'« il est possible de poser "un postulat marxien de la monnaie" à ce stade de l'analyse (passage de F2 à F3) : il est postulé ici que ce sont les individus (et non l'État) qui, finalement, considérés collectivement choisissent dans le monde des marchandises la monnaie officielle. La monnaie est acceptée par tous car tous croient que les autres l'acceptent. L'idée sous-jacente est celle du mécanisme de *boostrap* que l'on retrouve dans les modèles de prospection. C'est ce qu'Iwaï souligne en affirmant que "*money is money because it is used as money*" : le choix de la monnaie s'explique par lui-même, au sens où un individu utilise la monnaie parce qu'il croit que les autres font de même » (2014, § 35).

[2] Porcherot soutient à cet égard que « Marx postule l'existence de la monnaie d'entrée de jeu (Piluso, 2014). La succession des formes de la valeur ne correspond pas à sa progressive émergence depuis une situation mythique de troc primitif ; à rebours de toute lecture diachronique, il faut y voir l'exploration synchronique par Marx des connexions reliant les différents éléments du mode de production bourgeois. » (2020, § 44)

incompatible avec une théorie institutionnaliste de la monnaie, contre l'avis de Jean Cartelier (2016b).

L'objet de cet article n'est ni de trancher ce débat, à la fois difficile et passionnant, ni de replonger dans les controverses multiples liées à la théorie de la valeur-travail elle-même, mais de remettre en cause une attaque tout à fait classique à l'encontre de la théorie marxienne de la monnaie. Cette critique consiste à affirmer que la théorie marxienne de la monnaie est désuète et peu digne d'intérêt, car elle ne peut se détacher de la dimension matérielle de la monnaie. Autrement dit, la seule monnaie dont Marx serait capable de rendre compte logiquement serait la monnaie-marchandise ou la monnaie métallique. Cette critique émane notamment de Christian Deblock et Jean-Jacques Gislain (1983) selon lesquels Marx ne parvient pas « à *réintroduire* la monnaie *autrement* que sous la forme d'une marchandise », et ne peut donc pas concevoir la monnaie autrement que comme un « objet économique ayant un support réel ».

Néanmoins, en suivant les enseignements de Marx et en s'appuyant sur la thèse de Cartelier (2020), en vertu de laquelle une théorie monétaire sérieuse exclut nécessairement l'idée d'une création monétaire des banques *ex nihilo*, il est possible de montrer qu'on peut, dans une perspective marxienne, rendre compte de la forme contemporaine d'existence de la monnaie dans le cadre d'une sphère de circulation fragmentée des marchandises. Précisons que la genèse dont nous parlons dans cet article est strictement logique, et non historique. Notre objectif n'est donc pas de démontrer la validité historique de la thèse de l'origine de la monnaie.

Dans un premier temps, nous revenons sur la théorie de la monnaie-marchandise telle que Marx l'a présentée dans le *Livre 1* du *Capital*. Dans un second temps, nous montrons comment Marx a pu rendre compte de l'évolution des formes de la monnaie et comment l'économie a glissé d'un régime métallique à un régime où les jeux d'écriture dans les comptes en banque sont devenus les formes principales d'existence de la monnaie. Dans un troisième temps, nous montrerons comment la théorie de la valeur peut être maintenue dans un cadre conceptuel où la référence à l'or est devenue absente. Dans un quatrième et dernier temps, nous expliquerons pourquoi nous ne faisons pas référence, dans notre raisonnement, au concept de prix de production.

1. Un retour sur la genèse marxienne de la monnaie et la théorie de la monnaie-marchandise

Le point de départ de la genèse de la monnaie est la forme simple de la valeur, à travers laquelle une marchandise quelconque *X* exprime sa valeur par rapport à une autre marchandise *Y* qui est son miroir de valeur. Dans cette forme d'expression de la valeur, *X* est la forme relative de la valeur et *Y*, la forme équivalente de la valeur, car cette dernière

marchandise n'exprime pas sa propre valeur mais fournit matière à expression de la valeur de *X*.

Dans cette forme d'expression de la valeur, la marchandise apparaît comme l'union d'une valeur et d'une valeur d'usage mais il y a contradiction : la valeur d'usage représente son contraire, la valeur d'échange. Autrement dit, la valeur d'usage de *Y* devient la forme de manifestation de son contraire, la valeur. La résolution de cette contradiction requiert le passage à la forme totale de la valeur, dans laquelle la valeur de *X* peut s'exprimer non seulement à travers la marchandise *Y*, mais aussi la marchandise *Z*, *V* ou *W*.

La forme totale de la valeur est une extension de la forme simple : la marchandise *X* exprime sa valeur par rapport à différentes marchandises : *Y*, mais aussi *Z*, *V* ou encore *W*.

Marx montre alors que l'inversion de cette forme totale produit la forme générale de la valeur.

Si l'on se place du point de vue du possesseur de la marchandise *X*, cette dernière est toujours la forme relative de la valeur et les autres marchandises constituent des équivalents particuliers. Si l'on se place du point de vue des possesseurs de *Y*, *Z*, *V* et *W* et si l'on suppose qu'ils n'ont de relation d'échange qu'avec le possesseur de *X*, alors la marchandise *X* devient l'équivalent général.

Benetti (1985) a montré de façon tout à fait satisfaisante que l'inversion de la forme totale de la valeur ne produit en fait qu'elle-même, à savoir la forme totale. Dans la forme totale, en effet, il y a absence d'équivalent général, donc absence d'équivalent unique. Comme dans toute économie de troc, il existe N(N-1)/2 expressions des valeurs relatives, et donc la même quantité d'équivalents particuliers. Inverser la forme totale ne change rien au problème : il existe toujours N(N-1)/2 équivalents particuliers.

Considérons cependant, sur la base de précédents travaux (Piluso, 2014), que le postulat de Marx est le suivant : à un moment donné du développement des échanges, une marchandise particulière est hissée hors du monde des marchandises par élection du corps social et devient l'équivalent général. Dans la perspective de Marx, c'est le développement du commerce qui impose l'apparition d'un équivalent général, car c'est la condition même de ce processus de développement : l'existence d'un équivalent général facilite le bon déroulement des échanges.

On passe donc de la forme 2 à la forme 3 de la valeur en raison des besoins nés de la circulation des marchandises. Dans la forme 3 de la valeur, les marchandises ont le point commun d'être égales, dans une certaine proportion, à la valeur de *X*, équivalent général. Toutes les marchandises sont par ailleurs le produit d'un travail abstrait. Elles ont donc toutes une valeur. *X* est l'incarnation matérielle de la valeur. La marchandise *X* est la forme officielle des valeurs, car elle est dégagée du monde des marchandises par un consensus social. Dès lors que la fonction d'équivalent général est attribuée durablement à une marchandise, elle devient marchandise-monnaie.

La forme monnaie de la valeur, soit la forme 4, ne présente pas de différence qualitative par rapport à la forme générale : les qualités intrinsèques de l'or expliquent qu'il ait été choisi pour jouer le rôle de monnaie. L'or devient donc monnaie. La contradiction mise en évidence au stade de la forme simple de la valeur est résolue : la valeur des marchandises est exprimée en or qui, étant donné son rôle de monnaie, a une valeur d'usage formelle différente de sa valeur d'usage en tant que marchandise (Marx, 1969a [1867], p. 100). Il faut cependant noter que la forme 4 de la valeur, la monnaie, n'existe pas encore concrètement au sein du système capitaliste actuel, car la monnaie comme équivalent *général* implique l'unification de l'ensemble des sphères de circulation à l'échelle du monde. C'est n'est que dans le cadre des sphères de circulation unifiées que la forme 4 de la monnaie peut apparaître.

André Segura (1974) soutient d'ailleurs la thèse selon laquelle la forme-monnaie ne pourrait apparaître qu'avec la disparition du capitalisme. Dans une optique marxienne, la forme d'existence du capital conforme à son concept est d'être un rapport social. La loi d'accumulation-centralisation procède de la nature du capital mais le moteur de sa mise en œuvre c'est la concurrence, interaction des capitaux individuels autonomes. Le processus de centralisation a pour effet de tendre à réduire la pluralité des capitaux, le point d'aboutissement de cette tendance étant l'émergence d'un seul capital : *le capital*, rapport social, s'incarnerait dans *un seul capital*, somme d'argent engagée dans le processus de sa mise en valeur. Toutes les unités de production ne seraient alors que les ateliers d'un même capital. La sphère de circulation des marchandises serait alors unifiée ; la monnaie existerait. Reste que, parvenu à ce stade, le capitalisme aura cessé d'exister, parce que le moteur de la réalisation de ses lois, la concurrence, sera au point mort. D'après l'auteur, la forme 4 de la valeur n'apparaîtra donc peut-être jamais.

Discuter de cette thèse n'est pas l'objet du présent article, néanmoins nous préférons, par précaution, utiliser dans ce travail les termes de « forme monétaire » ou de « moyens de circulation » plutôt que de celui de « monnaie », qui implique, au sens marxien du terme, une sphère de la circulation des marchandises unifiée.

La genèse de la monnaie, telle que Marx la développe, explicite un processus logique d'apparition de la monnaie, et non un processus historique. Dans ce dernier cas de figure, à quelle étape la forme simple de la valeur correspondrait-elle ? Serait-ce un troc accidentel ? Cela ne tient pas. Pourtant, à aucun moment Marx ne prend en compte les rapports de production capitalistes dans la théorie qui lui permet de poser le concept de monnaie. La théorie de la monnaie ne décrit pas le processus d'émergence de la monnaie dans le concret ; elle est construction du concept de monnaie, qui n'a d'existence que dans le cadre du capitalisme[3].

[3] Rappelons une nouvelle fois que la monnaie (*au sens défini par Marx*) ne peut exister que dans le cadre du capitalisme, car lui seul a tendance à unifier la sphère de circulation des marchandises, donc à créer les conditions d'existence de la monnaie : pour Marx, en effet, cette dernière est un équivalent *général* : elle

Pour Marx, l'essence de la monnaie est d'être l'union indissoluble de trois fonctions. Elle ne peut avoir d'existence qu'au niveau de la circulation d'ensemble des marchandises. On peut alors affirmer, dans un premier temps, que la marchandise est la manière d'être de la monnaie, c'est-à-dire que la monnaie s'incarne nécessairement dans une marchandise à un certain stade du développement du capitalisme.

En effet, en tant que mesure des valeurs, l'or fournit la matière dans laquelle s'exprime la valeur des marchandises. Mais comme l'indique Marx, la forme-prix renvoie à l'idée que la marchandise est aliénable et qu'elle est même nécessairement aliénable. La fonction de mesure de valeurs de l'or implique donc celle de moyen de circulation des marchandises. Cependant, l'or-moyen de circulation n'est pas seulement la conséquence logique de l'or-mesure des valeurs. Il en est également la condition. L'or ne fonctionne comme mesure des valeurs que parce qu'il se trouve déjà sur le marché en tant que monnaie, donc en tant que non-marchandise. La fixation des prix monétaires dépend effectivement de la valeur de l'or constatée lors du premier échange avec une marchandise. La fonction de l'or comme mesure des valeurs suppose celle de moyen de circulation. Marx souligne cependant que, dans le cadre de la circulation monétaire, les agents économiques peuvent individuellement décider de thésauriser l'or. Cette possibilité individuelle est en fait une exigence sociale : si la quantité d'or-monnaie disponible dans l'économie ne coïncide pas avec les besoins de la circulation, la thésaurisation permet de rétablir cette cohérence et de faire en sorte que la valeur de l'or reste uniquement déterminée par la quantité de travail qu'elle renferme[4]. La fonction de l'or comme réserve de valeur est une exigence posée par les deux premières fonctions dans leur interdépendance.

2. Vers la forme d'existence contemporaine de la monnaie

La théorie de la monnaie-marchandise, formulée par Marx comme achèvement de la théorie de la valeur, n'est toutefois valable que pour un capitalisme dans l'enfance. Marx souligne lui-même que le développement du capitalisme n'est pas compatible avec le maintien d'une circulation purement métallique :

> La production capitaliste avec son volume actuel serait-elle possible sans le système du crédit, c'est-à-dire avec la seule circulation métallique ? Évidemment non ! Elle se serait au contraire heurtée aux limites mêmes de la production des métaux précieux. (Marx, 1976 [date édition originale], p. 321)

---

n'émergera que lorsque toutes les sphères de circulation ne formeront qu'un seul et unique marché (voir Piluso, 2014). Nous parlons donc bien ici de la monnaie et non de l'argent du cycle *A-M-A'*.

[4] Marx souligne bien, néanmoins, que la thésaurisation n'a « ni règle ni mesure » et que, par conséquent, rien n'assure que cette cohérence soit établie.

Ainsi, Marx estime que la quantité de billets en circulation dans l'économie « est tout aussi indépendante de l'état des réserves d'or entreposées dans les caves de la Banque d'Angleterre et qui garantissent la convertibilité de ces billets, qu'elle l'est de la volonté de la Banque » (Marx, 1969b [1867], p. 177).

L'auteur reconnaît donc que le billet n'est pas un simple substitut du métal. Marx a une conception de l'offre de moyens de circulation endogène des banques qui répond aux besoins de l'activité économique. La création et le mouvement des moyens de circulation dépendent des besoins des agents économiques, liés à leur activité de production et/ou d'échange, donc de leur demande de moyens de circulation. Pour Marx, le banquier ne peut imposer une quantité de moyens de circulation supérieure à celle demandée. On peut ainsi noter la filiation existant entre Marx et Keynes, lequel forme explicitement l'hypothèse d'offre de monnaie endogène dans le *Traité de la monnaie* (1971 [1930]) et ses écrits postérieurs à la *Théorie générale* (l'illustre « Article de 1937 »). Dans ces derniers, Keynes introduit un quatrième motif de demande de monnaie, le motif de finance, qui n'est autre que la demande de monnaie des entrepreneurs pour financer non seulement l'investissement, mais aussi toute forme de démarrage de l'activité de production.

Comme le souligne Suzanne de Brunhoff (1967), Marx est critique de Ricardo, qui préconise de limiter la circulation des billets en fonction des stocks d'or. D'après cette même économiste, il est donc inutile de défendre l'idée, « comme l'a fait Henri Denis, que les mouvements de prix de 1820 à 1914 ont été liés à la variation du coût de l'or » (p. 122). Elle soutient ainsi que le principe de convertibilité des billets dans la théorie monétaire de Marx permet seulement d'indiquer qu'à l'origine, la détermination des prix monétaire dépend de la monnaie-marchandise en tant que mesure des valeurs.

Dans le cadre de la forme-monnaie de la valeur, l'or circule sous la forme de pièces frappées par l'État. Leur valeur faciale, au moment de l'émission, constate le poids réel de l'or, donc sa valeur réelle. L'or permet de faire circuler les marchandises et les échanges se font entre équivalents : l'or exprime la grandeur de la valeur des marchandises, et les proportions dans lesquelles l'or et les marchandises s'échangent garantissent l'équivalence de leur valeur dans l'échange.

Cependant, les pièces finissent par s'user en circulant : elles perdent du poids, donc de la valeur. Elles continuent néanmoins de circuler pour leur valeur faciale, qui est aussi une valeur légale. Comme le souligne André Segura : « même lorsque leur poids réel correspond à une valeur faciale ou légale, les pièces ne circulent pas en tant qu'or, c'est-à-dire qu'elles n'ont pas de validité sociale en tant qu'or » (1979, p. 196). Leur validité sociale, leur pouvoir de circulation, vient de la puissance publique. Les pièces d'or circulent donc en tant que signes d'or : elles circulent en tant que représentantes de la quantité d'or qui devrait réellement circuler. Segura de poursuivre :

> Pour pouvoir rapporter les marchandises les unes aux autres comme quantités différentes d'une même chose, l'or, il a fallu établir une unité de mesure

> correspondant à un certain poids d'or ; ce poids d'or a reçu un nom de baptême légal. Ce nom exprime un certain poids d'or ; à ce titre il a été appelé unité de compte ; l'unité de compte est définie par l'État. (*Ibid*., p. 197)

La valeur faciale des espèces métalliques est par conséquent exprimée sous forme d'unités de compte. Ces espèces sont signes d'or en tant que support concret et officiel d'unités de compte qui représentent une certaine quantité de monnaie, une certaine quantité d'or.

Puisque les espèces métalliques sont signes d'or en tant que support officiel et matériel des unités de compte, elles peuvent tout à fait être remplacées par des instruments de circulation sans aucune valeur intrinsèque, par exemple des billets à cours forcé ou bien les jeux d'écriture dans les comptes des banques. La quantité de signes d'or qui circule, et qui constitue une masse d'intermédiaires dans les échanges, peut ainsi être totalement déconnectée de la quantité d'or dont disposent les banques dans leurs coffres.

Dans le cadre d'une économie avec circulation des billets convertibles en or, la croissance du capital et le développement des échanges appellent la mise en circulation d'une quantité toujours plus grande de billets, et donc l'extraction d'une quantité d'or toujours plus importante. Les limites à l'émission de billets ne peuvent être repoussées qu'en supprimant la possibilité de conversion des billets en or par les banques, à l'exception de la Banque centrale. Le cours légal des billets a donc été proclamé. Mais ce cours légal ne faisait que relever le plafond de l'émission de billets. Comme le souligne André Segura :

> […] le cours légal créait les conditions de son dépassement par le cours forcé […]. Il nous semble donc que l'on ne peut comprendre l'évolution des formes monétaires vers une manière d'être de la monnaie conforme à son concept sans connaître la structure fondamentale du capitalisme d'où procède une logique d'étendre toujours davantage la production comme production de marchandises.» (1979, p. 246)

Résumons donc notre propos. À l'origine, les pièces d'or frappées par le souverain ont une valeur faciale et légale correspondant parfaitement à la valeur intrinsèque du poids d'or contenu dans la pièce. Cependant, un double mouvement de dématérialisation de la monnaie s'impose. D'abord, parce que les pièces d'or s'usent, ce qui crée un écart croissant entre leur valeur légale et leur valeur intrinsèque. Les pièces d'or deviennent donc des signes d'or, représentantes de la quantité d'or qui devrait réellement être mise en circulation pour assurer l'échange des marchandises. Toute autre forme de signe d'or, même celle n'ayant aucune valeur intrinsèque, est donc théoriquement possible.

Par ailleurs, la croissance du capital mû par les lois d'accumulation et d'innovation technologique implique une dilatation continue de la sphère des échanges, rendant impossible le maintien de la convertibilité des moyens de circulation en or. Dès lors que la quantité de

signes d'or en circulation n'a plus aucun rapport avec la quantité d'or disponible dans les coffres des banques, la référence à l'or finit tout simplement par être abandonnée[5].

Ce sont la structure et la logique du développement du capitalisme qui expliquent, dans une perspective marxienne, l'évolution des formes monétaires matérielles vers une forme totalement dématérialisée, à savoir de simples inscriptions dans les comptes bancaires des différents participants à l'activité économique[6].

Augusto Graziani (1997) va plus loin que nous en affirmant que l'avance dont bénéficie le capitaliste pour mettre en œuvre son activité de production a nécessairement une forme non matérielle dans la théorie marxienne. Selon lui, en effet, le capitaliste acquiert de la force de travail dans le but de produire des marchandises ; si l'argent était lui-même une marchandise, le processus s'en trouverait bouleversé et le capitaliste se mettrait à employer une marchandise pour acquérir de la force de travail. De plus, si l'argent était une marchandise, celui-ci devrait être le résultat d'un processus productif préalable, qui aurait à son tour besoin d'argent pour être réalisé. Si, par conséquent, la monnaie devait être interprétée comme une marchandise, il faudrait supposer, comme prémisse de l'argument, l'existence d'une marchandise ayant les caractéristiques de la monnaie, sans toutefois pouvoir expliquer d'où elle vient. Il nous semble néanmoins que ce n'est pas le point de vue de Marx lui-même, auquel nous tentons d'être fidèles dans le cadre de cet article.

Reste à comprendre à présent comment la théorie de la valeur, dont la théorie de la monnaie-marchandise du *Livre 1* du *Capital* était le prolongement, peut être maintenue alors même que l'économie fonctionne avec une monnaie totalement immatérielle. C'est paradoxalement la théorie de Jean Cartelier qui peut alors être mobilisée pour maintenir la cohérence de l'analyse marxienne.

3. Théorie de la valeur et forme d'existence contemporaine de la monnaie

Dans un régime de monnaie métallique, la création monétaire implique, pour le capitaliste ayant besoin d'une avance monétaire, de présente une certaine quantité d'or à l'Hôtel des

[5] Très longtemps, le dollar, « monnaie » nationale jouant un rôle dominant dans les échanges internationaux, avait un contenu or ; s'il avait cours forcé dans la sphère de circulation nationale, il restait convertible dans le cadre de la circulation internationale. Cette référence à l'or au niveau international finit aussi par être abandonnée à la suite de la décision prise par Richard Nixon, le 15 août 1971, de mettre fin à la convertibilité-or du dollar.

[6] L'essence de la forme monétaire se situe-t-elle au début ou à la fin de ce processus historique ? Au niveau de la *forme* d'existence de la monnaie, l'essence de la monnaie est de s'incarner dans une marchandise, comme explicité plus haut. L'essence de la forme monétaire se situe donc, à l'échelle logique aussi bien qu'historique, au début du processus.

monnaies, afin que ce dernier frappe, en contrepartie de cet or, des pièces ayant cours légal. Tous les économistes sont d'accord pour dire que, dans ce cadre, la création de monnaie ne se fait pas *ex nihilo :* l'obtention de nouvelles pièces est conditionnée par la cession d'une certaine quantité de métaux précieux. Dans un tel régime, la quantité d'or cédée possède, en l'absence de seigneuriage, la même valeur que les pièces obtenues. Ces mêmes pièces s'échangeront contre des marchandises, dans des proportions qui garantissent un échange entre équivalents[7].

L'évolution du capitalisme implique le développement d'un système de crédit qui conduit à la dématérialisation des formes monétaires. La théorie de la valeur peut-elle alors être maintenue ? Beaucoup d'économistes considèrent que, dans un monde où les moyens de circulation des marchandises sont immatériels et purement scripturaux, la création des moyens de circulation se produit *ex nihilo*. Pour Cartelier, il s'agit là d'un écueil de la théorie monétaire. D'après lui, cet écueil « disparaît dès qu'on montre que le modèle de monnaie métallique, une fois bien compris, s'applique à la monnaie de crédit et qu'il peut être généralisé à tout système de paiement compatible avec une économie décentralisée. Il n'y a pas davantage de moyens de paiement créés *ex nihilo* qu'il n'y a de gratuité dans une économie de marché » (2020, p. 1).

Dans un système où les moyens de circulation sont purement scripturaux, le capitaliste qui s'adresse à une banque pour obtenir une avance de fonds présente son « capital » entendu au sens générique et standard du terme : *un stock qui permettra d'engendrer un flux de revenus futurs*. L'avance de moyens de circulation le rendra en mesure de constituer notamment un stock d'équipements qui lui permettront d'encaisser, avec l'emploi des forces de travail, une somme de revenus : *y(1)* au temps *t1*, *y(2)* au temps *t2*, *y(3)* au temps *t3*… actualisés aux taux *i(1)* au temps *t1*, *i(2)* au temps *t2*, *i(3)* au temps *t3*, etc. Ce stock de « capital[8] » (au sens générique du terme) et *ces revenus peuvent être conceptuellement considérés, dans le cadre de la théorie de la valeur de Marx, comme des quantités futures et anticipées de travail abstrait que le capitaliste tentera de récupérer grâce à la production de marchandises*. En suivant la notation de Jean Cartelier (2020), la valeur actualisée de l'actif au temps *t0* est égale à :

$$K(0) = \frac{y(1)}{1+i(1)} + \frac{y(2)}{(1+i(1))(1+i(2))} + \cdots + \frac{y(n)}{(1+i(1))(1+i(2))(\cdots)(1+i(n))}$$

[7] Lorsque l'instrument de circulation est la pièce à cours légal, ledit instrument ne fait qu'emprunter sa matière à une marchandise susceptible d'incarner la monnaie au moment où le capitalisme aura unifié la sphère de circulation. À propos de ces pièces, Marx parle « d'uniformes nationaux » de la monnaie.

[8] Nous utilisons les guillemets, car notre usage de ce terme ne correspond pas forcément au concept marxien de capital comme rapport social.

Comme l'indique Cartelier, si y et i sont fixes au cours du temps, la formule précédente s'écrit :

$$K(0) = \sum_t \frac{y}{(1+i)^t} = \frac{y}{i}\left(1 - \left(\frac{1}{1+i}\right)^t\right)$$

Lorsque :

$$t \to \infty, K(0) \to \frac{y}{i}$$

y/i représentant une certaine quantité de travail abstrait.

C'est ce stock de « capital » qui engendrera des revenus que la banque transformera en moyens de circulation, de la même façon que l'Hôtel des monnaies frappe des pièces d'or en échange d'une certaine quantité de métaux précieux. La création des moyens de circulation n'est donc jamais un processus de création *ex nihilo*. Elle relève toujours d'un processus de métamorphose du « capital ».

En s'inscrivant dans la perspective de Marx, la banque *ante*-valide la socialisation des marchandises qui seront produites avec ce « capital » et qui devront subir la sanction du marché. La quantité nouvelle de moyens de circulation injectée par la banque est la représentante des quantités de travail abstraites que le capitaliste souhaite investir dans l'activité productive et qui ont été *ante*-validées par la banque. Cette création, en suivant la logique de Jean Cartelier (qui, lui, ne fait cependant pas référence au concept de valeur), relève toujours de la transformation d'une richesse, quand bien même cette transformation met en scène des actifs intangibles[9].

Comparons le système monétaire métallique avec le système dans lequel les formes de la monnaie sont dématérialisées.

Dans un système métallique (auquel Marx fait explicitement référence dans sa théorie monétaire), le capitaliste qui souhaite obtenir des moyens de circulation apporte à l'Hôtel des monnaies une certaine quantité d'or (sous forme de lingots). Cette quantité d'or correspond au « capital » dont Cartelier parle dans son article de 2020. Comme n'importe quelle marchandise, les lingots cristallisent une certaine quantité de travail abstrait.

Pour répondre à la demande du capitaliste, l'Hôtel des monnaies convertit ce « capital » en pièces d'or. Ce processus de création monétaire est métamorphose du « capital » en monnaie. Néanmoins, cette métamorphose laisse inchangée la quantité de travail abstrait contenue dans ces différents supports (« capital » et monnaie). Le capitaliste ayant obtenu ces pièces d'or va pouvoir acquérir la triple marchandise nécessaire à la mise en œuvre de l'activité de

[9] Là encore, l'objet de cet article n'est pas de traiter de la controverse liée au fait que la somme des moyens de circulation initialement injectée dans l'économie serait insuffisante pour la monétisation de la plus-value. Au sujet de ce problème, il est possible de consulter, parmi une littérature abondante, Segura (1995).

production : les outils de travail, les moyens de travail et la force de travail. Cette triple marchandise est obtenue sur la base d'un échange entre équivalents, conformément au principe énoncé dans le cadre de la théorie de valeur.

La logique est analogue dans un système où les moyens de circulation sont purement scripturaux.

Le capitaliste qui souhaite démarrer une activité productive s'adresse à une banque pour obtenir un crédit. De la même façon que, dans un système métalliste, il aurait apporté une certaine quantité d'or, il apporte ici un « capital » intangible, à savoir une promesse de revenus futurs rendus possibles par la vente future des marchandises produites. Cette vente doit permettre *a minima* de rembourser le crédit. Ces marchandises renfermeront une certaine quantité de travail abstrait. Autrement dit, de même que les lingots renfermaient une certaine quantité de travail abstrait, la promesse de vente future de marchandises représente également une masse de travail abstrait. Le processus de création monétaire transforme ce « capital » en moyens de circulation, qui deviennent la nouvelle incarnation de cette quantité de travail abstrait. Seule la forme du support est modifiée : on passe d'une promesse de revenus futurs formulée par le capitaliste à des moyens de circulation scripturaux créés par la banque. Comme l'affirme Cartelier, « au lieu de frapper de l'or-métal, la banque a monnayé un "lingot" de capital » (2020, p. 9)[10].

Lorsque les moyens de circulation scripturaux sont à disposition du capitaliste, ce dernier peut alors acquérir une triple marchandise sur le même principe d'un échange entre équivalents, à ceci près que les quantités de travail abstraites (qui ont changé de « support » lors du processus de création monétaire) sont incarnées par un actif intangible : de simples écritures dans un compte. Ces écritures sont le support abstrait des quantités de travail que la banque a validées avant même la sanction du marché. Précisons avec Cartelier que :

> […] si la reconnaissance de dette, contrepartie de l'émission de dépôts à vue, résulte bien d'un accord entre la banque et l'emprunteur, il ne s'agit pas d'un accord purement privé. La banque commerciale considérée n'est qu'un élément d'un système plus vaste dont la Banque centrale est la composante inéliminable. Quand la banque commerciale émet des moyens de paiement, elle n'agit pas comme une organisation autonome privée mais comme un des éléments d'un système souverain qui est l'ensemble de l'institution monétaire. Elle en est le représentant et agit sous le contrôle de la Banque centrale. (2020, p. 11).

Les moyens de circulation subissent un même processus de destruction lors de la phase terminale du circuit économique, que l'on se trouve dans un système de monnaie métallique ou dans un système dans lequel les formes monétaires sont scripturales. Dans le premier cas, les pièces qui ont été créées sont fondues en or. Dans le second cas, le crédit est remboursé et

[10] Nous nous livrons à une comparaison logique et non historique, car sur le plan historique, les deux systèmes ont de fait coexisté.

les moyens de circulation scripturaux disparaissent ainsi (Cartelier, 2020). On reconnaît dans la description de ce processus la logique keynésienne du circuit mise en évidence par de nombreux auteurs post-keynésiens (par exemple, Poulon (2018) et Wray (2003), pour ne citer qu'eux). Dans le schéma keynésien du circuit, le pôle « entreprise » reçoit en effet un crédit émanant du « pôle banque » en vue d'amorcer l'activité productive. L'offre de monnaie est endogène, car c'est le « pôle entreprise » qui a l'initiative de la création monétaire en fonction des besoins liés à la demande anticipée par les entrepreneurs. Les revenus distribués et liés à l'activité productive vont être en partie consommés par le « pôle ménages » et investis par le « pôle entreprise » ; la monnaie va quat à elle refluer vers les entreprises puis, *in fine*, vers les banques, avec le remboursement du crédit initial. La monnaie est détruite lorsqu'elle finit son parcours[11].

Pourquoi la promesse de revenus futurs peut-elle être réduite à une quantité de travail abstrait dans un cadre marxien ? Marx construit une théorie de la valeur-travail pour conceptualiser un espace commun de mesure. Les quantités de travail abstraites dans lesquelles sont exprimées les grandeurs économiques rendent commensurables et comparables entre elles ces dernières. Notre thèse n'est pas d'affirmer de façon arbitraire que la promesse de revenus futurs est réductible à une quantité de travail abstrait. *Elle est simplement de souligner qu'en mobilisant la thèse de Cartelier, il est possible de maintenir la cohérence de l'analyse marxienne de la valeur et de la monnaie lorsqu'on aborde la question d'un système monétaire dans lequel la forme d'existence de la monnaie devient immatérielle.*

Notre propos, dans cet article, est donc de remettre en cause l'idée courante selon laquelle l'analyse marxienne est enfermée dans une conception matérielle des formes monétaires. La monnaie serait condamnée à rester « monnaie-marchandise », sans quoi la construction théorique marxienne de la valeur ne tiendrait plus. Nous tentons de démontrer qu'il n'en est rien. Essayer d'élargir l'analyse marxienne de la monnaie à la forme immatérielle de la monnaie impose de considérer, dans ce cadre, que les revenus futurs, issus d'une vente future de marchandises sont des équivalents monétaires du temps de travail. Ces revenus futurs sont exprimés concrètement en monnaie, mais les unités monétaires ne sont qu'une forme d'expression des quantités de travail abstraites contenues dans les marchandises contre lesquelles elles s'échangent. Rappelons que chez Marx, le prix monétaire est l'expression monétaire de la valeur, qui elle-même a pour substance le travail abstrait.

Dans son article de 2020, Cartelier montre la profonde similitude des processus de création monétaire dans un régime métalliste et dans un régime de moyens de circulation scripturaux. Il en énumère également les différences. Au-delà du fait que le « capital » monétisé est tangible dans un cas et intangible dans l'autre, il existe une différence au niveau de la souveraineté, qui est directe dans un système où l'or fait office de support monétaire (les

[11] La relative similitude qui existe entre le circuit marxien et le circuit keynésien a été clairement mise en évidence par Frédéric Poulon (1982).

règles de monnayage du métal) et indirecte dans un système de formes monétaires scripturales (décision de la banque et contrôles de l'autorité monétaire sur l'activité de crédit du système bancaire). Une autre différence notable entre les deux systèmes (que nous avons déjà soulignée) est le fait que, dans un système métallique, la disponibilité de l'or-métal pose une limite physique à la création monétaire, alors que dans un système scriptural, cette limite n'est que sociale. Dans une perspective marxienne, c'est cette limite physique qui est la raison d'être de l'éviction du système métallique au profit d'un système avec des formes monétaires scripturales, en raison de la nature même du capital (cette fois au sens marxien du terme) qui est de croître sans cesse.

Par conséquent, on peut affirmer que la thèse de Jean Cartelier, selon laquelle la création monétaire est toujours un processus de transformation ou de monétisation du « capital », permet de rendre compte, dans un cadre marxien, de la création de moyens de circulation scripturaux tout en maintenant la cohérence de la théorie de la valeur. La théorie marxienne de la monnaie n'est pas nécessairement cloîtrée dans une théorie de la monnaie métallique.

Pour Cartelier, « dire que le capital ainsi défini n'existe pas (*ex nihilo*) revient à dire que les règles de l'économie de marché n'existent pas davantage. La tentation de rabattre l'objectivité sociale sur une objectivité physique est l'essence même du fétichisme dont on sait par ailleurs qu'il caractérise le monde de la marchandise » (2020, p. 10). Ainsi la théorie de la valeur de Marx peut-elle être maintenue dans ce cadre.

4. Théorie de la valeur et monnaie : *quid* des prix de production ?

Un lecteur averti pourrait alors poser la question de savoir pourquoi nous ne parlons pas, dans le cadre de notre proposition théorique, des prix de production en lieu et place de la théorie de la valeur marxienne. En effet, lorsqu'on suit les étapes du raisonnement de Marx, le prix exposant de la grandeur de valeur d'une marchandise, déterminé par la quantité de travail abstrait, n'est pas le prix effectif autour duquel gravitent les prix de marché. Le prix exposant de la grandeur de valeur de la marchandise n'est qu'un concept constitué pour l'analyse du capital en général, abstraction faite de la concurrence qui constitue le nœud de l'interaction entre les capitaux individuels.

Puisque l'échange présuppose que les détenteurs de marchandises se reconnaissent comme propriétaires privés

> […] le rapport social qui conditionne la production de plus-value s'incarne nécessairement dans une pluralité de capitaux individuels [...]. La propriété privée des produits comme condition de l'échange renvoie à l'éclatement de la propriété des moyens de production avec lesquels ils ont été fabriqués. Il en résulte que lorsque les rapports de production capitalistes s'instaurent ils le font comme cadres d'activité se déroulant au sein d'une multitude de pôles de production autonomes, multitude qui reflète l'éclatement de la propriété privée. (Segura, 1996, p. 57-58)

La prise en compte de la pluralité existentielle des capitaux est de nature à bouleverser la règle de l'échange selon les prix exposants. En effet, puisque la nature du capital est de se mettre en valeur, la production de telle ou telle valeur d'usage comme vecteur de la production de valeur lui est indifférente. L'important, du point de vue du capital, est l'accroissement de sa valeur et rien d'autre. Par conséquent, l'investissement du capital dans une branche de production donnée doit lui permettre de s'accroître à un taux identique à celui de toutes les autres sections. Marx souligne ici la nécessité, dès lors qu'est pris en compte le fractionnement du capital social en capitaux individuels investis dans différents secteurs, de l'uniformité du taux de profit. Ne dit-il pas, en effet, que « dans la réalité, il n'existe pas et il ne saurait exister de différence dans les taux moyens de profit entre les différentes branches de production, sans que tout le système de la production capitaliste n'en soit supprimé » (Marx, 1869b [1867], p. 170). Il en résulte que le prix auquel les marchandises s'échangent et réalisent la valeur du capital ne peut plus être le prix exposant. La substitution du prix de production au prix exposant comme axe de gravitation des prix monétaires de marché est la marque d'un glissement de l'analyse du capital en général aux capitaux en concurrence. En système capitaliste, les marchandises s'échangent à un prix qui assure la péréquation des taux de profit. Il s'agit là de l'essence du concept de prix de production. Les prix de production sont tels qu'ils établissent une répartition interbranche de la plus-value générant un taux de profit uniforme dans l'économie.

Nous savons que Marx (1969b [1867]) a remarqué lui-même le problème que posait son écriture des prix de production : il est incorrect de comptabiliser en valeur les éléments du coût de production d'une marchandise alors que ces derniers ont eux-mêmes été acquis par le capitaliste aux prix de production. Marx balaye néanmoins cette erreur : « pour l'étude en cours, il est inutile d'examiner ce point de plus près » ((1969b [1867]), p. 181). Pour l'auteur, l'*erreur* serait *acceptable*.

C'est dans cette perspective que, dans le présent article, nous éliminons les prix de production de notre analyse. Nous justifions l'absence des prix de production dans notre raisonnement en rappelant la thèse d'André Segura (exposée en 1993 dans un papier publié dans la *Revue française d'économie*) :

> Marx n'a pas prétendu faire une théorie de la détermination des prix de production parce qu'une telle théorie n'était pas nécessaire à l'objet du *Capital* qui est de rendre compte du mode de production capitaliste. Ce qui est nécessaire de ce point de vue est la détermination de la structure du mode de production capitaliste et des lois en régissant le fonctionnement qui en procèdent ; les prix de production sont le produit de la réalisation de ces lois. Il en va différemment de la détermination du prix exposant de la grandeur de valeur de la marchandise. Que les échanges se fassent

> entre équivalent est essentiel à l'établissement de la théorie de l'exploitation, fondement de l'analyse du capital[12]. (1993, p. 53)

Segura propose ainsi une explication quant au point de vue de Marx selon lequel l'« erreur » n'est pas importante pour son analyse du capitalisme[13].

Segura (1993) ajoute que l'écriture erronée de Marx a une signification positive. Elle exprime la transformation de la marchandise à l'issue du processus de production capitaliste.

En effet, Marx indique que « la marchandise, à l'issue de la production capitaliste diffère de celle qui en a été l'élément et la présupposition de départ » (Marx, 1971 [édition originale], p. 80). Il explique ainsi cette différence : « nous sommes partis de la marchandise particulière, article autonome matérialisant une certaine quantité de travail, et donc une valeur d'échange donnée » ; en mode de production capitaliste, « il ne s'agit plus d'une marchandise particulière et simple, d'un produit existant à lui tout seul devant nous ; le procès n'a plus pour résultat de simples marchandises, mais une masse de marchandises dans laquelle se sont reproduites la valeur du capital avancé plus la plus-value » (Marx, 1971 [édition originale], p. 81) ; autrement dit « les marchandises ne sont plus échangées simplement en tant que telles, mais en tant que produits de capitaux » ; or, « ces capitaux prétendent participer à la masse totale de plus-value proportionnellement à leur grandeur et, à grandeur égale, réclament une participation égale ». (Marx, 1969b [1867], p. 191).

Le point de départ de la production capitaliste, c'est une somme d'argent A qui doit être convertie en une somme A' grâce à l'utilisation de marchandises-moyens de production. Pour mettre en évidence la transformation de la marchandise à l'issue de la production capitaliste, Marx comptabilise en valeur les éléments du coût de production pour déboucher, *in fine*, sur la production d'une marchandise dont le prix est exprimé en prix de production[14].

---

[12] Jean Cartelier (2016a), entre autres économistes, a fortement contesté la cohérence de la théorie marxienne de l'exploitation, le point faible de son analyse étant de considérer que le travail est une marchandise et que le rapport salarial est un rapport d'échange. Nous n'entrerons pas dans ce débat, qui n'est pas l'objet de cet article.

[13] Marx a raison de penser que l'erreur n'est pas importante s'il est possible de démontrer que la somme des valeurs est égale à la somme des prix de production, et que la somme des plus-values est égale à la somme des profits. Cela n'a pas encore été réalisé à ce jour.

[14] Précisons encore le sens de cette écriture. Dans un premier stade de l'analyse, la marchandise est évaluée au prix exposant de sa grandeur de valeur lorsqu'on ne considère que le capital en général, abstraction faite de la pluralité existentielle des capitaux individuels. Dans un second stade de l'analyse, la pluralité des capitaux et la concurrence que se livrent ces derniers sont intégrées. Il faut donc que le prix tienne compte de la norme d'uniformité des taux de profit. Le prix de la marchandise devient, en dernière instance, prix de production. On passe ainsi d'une écriture en valeur à une écriture en termes de prix de production. Il semble que Marx ait voulu exprimer cette transformation à travers son écriture erronée du prix de production.

L'« erreur » serait donc positive et, pour peu que nous prolongions le point de vue de Marx, la prise en compte des prix de production, dans cette analyse de la forme contemporaine de la monnaie, n'est pas utile à l'étude en cours.

Conclusion

Certains considèrent que la théorie marxienne de la monnaie est désuète en raison de sa conception naturaliste, indépendamment des débats au sujet de l'éviction nécessaire de la théorie de la valeur (par exemple, Deblock & Gislain, 1983).

Dans cet article, nous ne tranchons pas le débat sur la question de savoir si la théorie de la valeur doit être abandonnée ou pas ; nous nous attachons à contrer un argument qui porte sur la conception même de la monnaie chez Marx. Nous montrons, à travers le présent article, que nous pouvons trouver chez Marx lui-même des éléments d'une théorie de l'évolution des formes de la monnaie vers une forme immatérielle de celle-ci. De l'aveu même de Marx, une circulation de supports monétaires fondée strictement sur une monnaie-marchandise n'est pas tenable. Il est possible par ailleurs de montrer que la théorie de la valeur peut être maintenue même lorsque seule intervient la monnaie scripturale dans l'économie. Nous nous appuyons, pour le montrer, sur la thèse de Jean Cartelier, qui soutient que la création des moyens de circulation ne se produit pas *ex nihilo*, mais relève toujours d'un processus de métamorphose du « capital ».

Benetti C. (1985), « Économie monétaire et économie de troc : la question de l'unité de compte commune », *Économie appliquée*, nº 1, p. 85-111.

Brunhoff S. de (1967), *La monnaie chez Marx*, Paris, Éditions sociales, coll. « Problèmes ».

Cartelier J. (2016a), *L'intrus et l'absent, essai sur le travail et le salariat dans la théorie économique*, Nanterre, Presses universitaires de Paris-Ouest, coll. « Essais économiques ».

Cartelier J. (2016b), « Monnaie et société : une théorie économique en perspective ? À propos de *La monnaie entre dettes et souveraineté* », rubrique « Notes de lecture », *Revue de la régulation* [En ligne], nº 19.

Cartelier J. (2018), *Money, Markets and Capital: the case for a monetary analysis*, London & New York, Routledge, Taylor & Francis, coll. « Routledge international studies in money and banking ».

Cartelier J. (2020), « La théorie monétaire entre Charybde et Scylla : *Fiat money* et émission monétaire *ex nihilo* », *Working paper Economix*, Paris.

Deblock C. & J.-J. Gislain (1983), « La Monnaie et la force de travail, deux marchandises “particulières” ? » *Interventions économiques*, nº 10, p. 140-166.

Gill L (1986), « Monnaie et force de travail chez Marx : critique d’un article de C. Deblock et J.-J. Gislain », *Interventions économiques*, nº 16, p. 179-200.

Graziani A. (1997), « The Marxist theory of money », *International Journal of Political Economy*, vol. 27, nº 2, p. 26-50.

Iwaï K. (1996), « The Boostrap theory of money: a search theory foundation of Monetary Economics », *Structural change and Economic Dynamic*, nº 7, p. 451-477.

Keynes J.M. (1937), « The *ex ante* theory of the rate of interest », *Economic Journal*, december.

Keynes J.M. (1971) [1930], *Treatise on Money*, tomes V et VI in *Collected Writtings of John Maynard Keynes*, Royal Economic Society, MacMillan St Martin’s Press.

Marx K (1969a) [1867], *Le Capital, critique de l’économie politique*, Livre 1, *Le développement de la production capitaliste*, t. 1, trad. fr. de J. Roy, Éditions sociales, Paris.

Marx K. (1969b), [1867], *Le Capital, critique de l’économie politique*, Livre 3, *Le procès d’ensemble de la production capitaliste*, t. 1, trad. fr. de C. Cohen-Solal et G. Badia, Éditions Sociales, Paris.

Marx K. (1971), [1867] *Un chapitre inédit du* Capital, traduit et présenté par R. Dangeville, Paris, Union générale d’éditions.

Marx K. (1976) [1867], *Le Capital, Livre 2, t. 2 Œuvres,* Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pleiade ».

Nenovsky N. (2019), « Money as a coordinating device of a commodity economy: old and new, Russian and French readings of Marx », *Revue de la régulation* [En ligne], nº 26.

Piluso N. (2014), « Postulat de la monnaie et théorie de la valeur chez Marx », *Revue de la régulation* [En ligne], nº 15.

Porcherot R. (2020), « Les origines marxiennes de l’institutionnalisme monétaire », *Revue de la régulation* [En ligne], nº 26.

Poulon F. (1982), *Macroéconomie approfondie : équilibre, déséquilibre, circuit*, Postface de B. Ducros, Paris, Éditions Cujas, coll. « Connaissances économiques ».

Poulon F. (2018), « Le circuit keynésien : *unde*, *ubi* et *quo* », *in* Berr É. *et al.* (dir.), *L’économie postkeynésienne*, Paris, Le Seuil, coll. « Économie humaine », p. 127-144.

Segura A. (1995), « Le profit et l'intérêt dans le circuit », *L'Actualité économique*, vol. 71, nº 1, p. 53-70.

Ségura A. (1996), « Les nouveaux départs de l'économie politique », *L'actualité économique*, nº 5, p. 173-213.

Segura A. (1979), « L'inflation est-elle inévitable », Thèse de doctorat en sciences économiques, Université de Nice.

Segura A. (1993), « Synthèse post-classique ou marxo-keynésienne ? », *Revue française d'économie*, vol. 8, nº 1, p. 27-66.

Wray R. (2003), « L'approche post-keynésienne de la monnaie », *in* Piegay P.& L.-P. Rochon, *Théories monétaires post-keynésiennes*, Paris, Economica, p. 142-159.